

Article

« L'égo-écologie comme étude de l'interaction symbolique et imaginaire de soi et des autres »

Christiane Louis-Guérin et Marisa Zavalloni

Sociologie et sociétés, vol. 19, n° 2, 1987, p. 65-76.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/001454ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

L'égo-écologie comme étude de l'interaction symbolique et imaginaire de soi et des autres



CHRISTIANE LOUIS-GUÉRIN ET MARISA ZAVALLONI

Chaque société se constitue un réseau symbolique, ce que Castoriadis (1975) appelle l'«imaginaire social» comme création de la société instituant et instituée. Les rapports qu'entretient une personne avec sa culture et les autres sont donc toujours saisis à travers un réseau de significations qui est le produit d'un développement socio-historique. Cependant, tel le bricoleur de Lévi-Strauss qui s'empare des moyens du bord pour les adapter à sa propre analyse, chacun réinvestit et réinterprète ces significations en fonction de son histoire et d'un projet. L'individu n'est pas un récepteur passif mais bien au contraire crée activement son monde. Comme acteur social engagé dans un projet, des luttes et des conflits, il participe à la mise en question et à la transformation de ces significations.

Les études sur le langage et l'idéologie, ont montré le pouvoir des mots comme moyens d'action et instruments de reproduction de l'ordre social. Cependant, ces études le plus souvent ont tendance à mettre l'accent sur la forme et la structure du discours idéologique au détriment du contenu, c'est-à-dire de l'interprétation. Même les études sur la compétence linguistique négligent la question du sens pour se centrer sur la structure des échanges et les conditions sociales qui rendent une parole plus ou moins «à-propos» comme dit Bourdieu (1981). En évacuant le sujet, on s'interdit du même coup de comprendre la dimension créative du discours pour ne voir que sa dimension normative. Pourtant, une longue tradition herméneutique nous le rappelle, le discours est toujours le discours d'un sujet et tout comme l'analyse de ce discours est une interprétation d'une préinterprétation, chacun se saisit de ce discours, le réinterprète et à son tour produit un discours. Le monde que nous connaissons est notre création et pour le saisir, il faut revenir au créateur, à l'«atelier» dans lequel se fabriquent les idées et les idéaux.

Les études sur la théorie de l'étiquetage, notamment, ont montré le rôle du langage dans la construction du soi et de l'autre. Chaque groupe développe un vocabulaire pour marquer son identité et se différencier des autres. Nous sommes constamment engagés dans la production de nouvelles significations en cherchant à étendre le sens des mots à travers des interprétations, des métaphores, des jeux de mots pour faire coller davantage le langage à une expérience, à une sensibilité ou à un projet. Il n'est qu'à prendre un mouvement social comme le féminisme pour voir qu'au-delà des revendications sociopolitiques, l'enjeu de la lutte est le langage et donc la définition même de la réalité.

Si l'on sait que la société influence les individus, on peut se demander avec Moscovici (1972) qui influence la société. Les interactions d'une personne avec l'environnement social ne

peuvent être déduites ou mesurées seulement par rapport à une réalité extérieure mais demandent à être comprises de l'intérieur à partir des représentations et de leur actualisation dans une parole¹.

La question que l'on se pose est comment une personne, membre d'une société et d'une culture données et évoluant dans un certain milieu, élabore une image de soi et de la société dans laquelle sont mis en scène des objets, des êtres et des activités qui ont un sens et une valeur par rapport à une histoire et à un projet. Les représentations ne sont pas seulement des idées, une traduction mentale d'une réalité extérieure perçue mais renvoient à tout un espace imaginaire et symbolique, à une création qui exprime en même temps des valeurs, une conception de soi et du monde. C'est cet espace imaginaire et symbolique qui sous-tend et accompagne en tant que pensée de fond les représentations qu'une personne ou un groupe se donne de soi, des autres et de la société que l'analyse égo-écologique se propose d'explorer. Ces représentations s'incarnent dans des mots, des thèmes qui ont une résonance particulière dans la mesure où ils capturent quelque aspect de l'identité, sont lourds d'expériences, de souvenirs personnels et d'images. Ces mots forces ou mots valeurs que nous avons appelé mots identitaires constituent le point de départ de notre investigation par une méthode de contextualisation.

1. LA DÉMARCHE DE L'ANALYSE ÉGO-ÉCOLOGIQUE²

Pour saisir et comprendre l'interaction de la personne et de l'environnement, l'analyse égo-écologique porte son attention sur comment un environnement extérieur spécifique se constitue et s'organise en un environnement intérieur. Il ne s'agit plus, comme dans l'approche traditionnelle en psychologie sociale de voir comment différents individus perçoivent, évaluent et se comportent face à un même environnement en fonction de certaines caractéristiques sociales et personnelles. Mais, comment se construisent différentes réalités et le rôle effectif que jouent ces construits dans la motivation et l'action.

En d'autres termes, il s'agit d'expliquer la relation ou plus précisément la médiation qui s'établit entre

— des conditions objectives, liées à des caractéristiques personnelles et à l'appartenance à certains groupes sociaux qui structurent et organisent le champ spécifique d'action d'une personne et

— la représentation que s'en fait la personne motivée par et motivant un projet qui crée et exprime à la fois, une nouvelle structuration et organisation de ce champ.

L'identité comme lieu de rencontre de l'individuel et du social, de l'objectif et du subjectif, apparaît alors comme un objet privilégié pour étudier la médiation entre l'environnement extérieur et l'environnement intérieur.

En effet, comme produit d'une histoire personnelle et sociale, l'identité renvoie à des expériences, à un vécu. Mais, en même temps, comme devenir elle se saisit de ces expériences, leur donne un sens et les organise dans la mémoire à long terme selon une volonté et crée de nouvelles significations en se projetant dans une action. Ce qui fait l'unité de l'identité, c'est moins les modalités de sa genèse que son caractère téléologique. La réalité est toujours construite en fonction d'un but, d'un projet qui lui donne un sens.

L'identité est devenue une notion très populaire, utilisée à tout propos et dans des sens souvent très différents. Cette polysémie et la richesse de ses connotations idéologiques, comme le souligne Tap (1980), la rendent difficile à circonscrire. Mais surtout, les études sur l'identité ont eu tendance à réduire la notion d'identité, en psychologie, au concept de soi et à une série de traits et, en sociologie, à un système de rôles internalisés ou encore plus simplement à des caractéristiques objectives déterminées par la position et le statut social. Il est évident que l'une ou l'autre approche ne permet pas de saisir la dynamique complexe du système identitaire et les relations entre le

1. Ferdinand de Saussure a commencé d'introduire cette distinction importante dans le langage de la langue et de la parole. La langue est l'ensemble des conventions adoptées par une collectivité pour permettre l'exercice du langage alors que la parole est l'effectuation de ce langage dans un sujet individuel. Si la première est régie par des lois universelles inconscientes, la seconde — volontaire — est animée par une histoire personnelle et un projet. Elle renvoie au lexique individuel auquel on s'intéresse ici.

2. Nous ne présenterons ici que les aspects essentiels de la démarche. Cette démarche s'appuie sur une réflexion et sur nos travaux de recherche depuis une dizaine d'années autour de l'identité sociale et des rapports qui s'établissent entre la personne et sa société. (Zavalloni et Louis-Guérin, 1984)

versant social et le versant individuel de l'identité. On retrouve l'être clivé de Durkheim entre un être collectif déterminé par l'appartenance à des groupes et un être privé déterminé par la personnalité et le vécu personnel. Dans les deux cas, la personne est vue comme subie plutôt que créatrice de sens. Que ce soit la notion de rôles ou celle de «culture intériorisée» décrite par les anthropologues, l'identité est toujours étudiée comme un produit extérieur aux personnes et qui s'impose à elles.

Cette approche positiviste est actuellement largement remise en question par divers courants que l'on peut regrouper sous le nom de postpositivisme³. L'individu n'est plus considéré comme un sujet passif déterminé par des forces «obscurées» intérieures ou extérieures mais comme un acteur qui interagit et intervient activement sur son milieu. On réintroduit, ainsi, les notions d'intentionnalité, de choix et d'action volontaire et surtout celles de subjectivité et de la multiplicité des réalités⁴.

Une telle approche interdit de partir de construits hypothétiques qui sous-entendent déjà un découpage du réel en éléments discontinus. Non que ces distinctions soient dépourvues de sens mais parce qu'en les prenant, d'emblée nous entrons dans une impasse qui est déjà une définition. Lorsque l'on tente de reconstituer des individus avec des fragments empruntés à des éléments différents, on ne réussit qu'à bâtir des pseudo-individus dans la mesure où les relations trouvées dépendent des éléments choisis et de la manière dont ils ont été arrangés entre eux en fonction des hypothèses. Il s'agit plutôt de partir de l'expérience naturelle de chacun, de ce qui est défini et présent pour la personne, des mots énoncés pour décrire sa réalité, bref de situations et d'acteurs concrets.

Dans cette perspective, on ne peut réduire l'identité à une notion statique ahistorique et asocial comme le concept de soi ni à celle consensuelle et normative de rôles ou de culture intériorisée. Elles ne permettent, certainement pas, de saisir le système identitaire comme forme intentionnelle de l'être au monde et comme modalité d'action sur ce monde. Par ailleurs, les études se centrant exclusivement sur le soi, négligent un aspect fondamental dans la constitution du système identitaire qui est autrui (individuel et collectif) intervenant symboliquement et concrètement comme «modèle, objet, ami ou ennemi».

Dans l'analyse égo-écologique, l'identité est appréhendée comme une modalité particulière de construction de la réalité, un point de vue à partir duquel le monde extérieur devient monde intérieur en fonction d'un projet et d'une histoire. L'identité est rapport à soi et au monde aussi bien que rapport à autrui, c'est donc dans les trois dimensions à la fois qu'elle s'établit et qu'il faut la saisir pour comprendre la dynamique complexe qui se joue entre ces trois dimensions. Les représentations qu'une personne se donne de soi-même, des autres (individus et groupes) et de la société, sont étroitement liées. En effet, pour se représenter soi-même, il est nécessaire de se situer par rapport aux autres et dans la société. De la même façon, l'altérité n'est définie que par opposition à une identité et le sens d'autrui dépend des relations imaginaires et réelles qu'il entretient avec le Soi. Toute représentation ne peut donc être comprise que dans le contexte de l'expérience globale qui seul lui donne son sens caractéristique.

2. LE CHAMP D'OBSERVATION DE L'ANALYSE ÉGO-ÉCOLOGIQUE

C'est ce contexte qui limite et détermine le sens des représentations que l'analyse égo-écologique vise précisément à explorer et à déployer. On peut considérer le système de signification propre à une personne, comme une construction qui s'élabore dans l'interaction constante de l'organisme avec son environnement social et constitue la réalité relative à une subjectivité: l'*umwelt*. Cette construction toutefois n'est pas immédiatement consciente pour la personne dans des conditions habituelles sinon de façon fragmentaire et, encore moins pour le chercheur. Pour la faire apparaître il faut aller par-delà et en deçà des représentations.

On peut déjà ici préciser la particularité de l'analyse égo-écologique par rapport aux études traditionnelles. Dans l'approche traditionnelle, l'environnement social est situé, pourrait-on dire, à l'extérieur de la personne et la tâche du chercheur est de comprendre et d'expliquer les représentations

3. En psychologie sociale on peut se référer utilement aux nombreux travaux de l'interactionnisme social, de l'ethnométhodologie et de la sociologie interprétative ainsi qu'à ceux récents du constructionnisme social (Gergen, 1985), de l'éthogénie (Harré, 1984), de la psychologie écologique (Shotter, 1984) et de la pragmatique (Bruner, 1986).

4. Subjectivité ne doit pas être opposée à objectivité mais il faut l'entendre comme une certaine façon de définir, interpréter une expérience ou un événement donné selon la «perspective» particulière d'une personne.

d'une personne à partir de cet environnement «objectif» et de certains mécanismes psychologiques (perceptifs, pulsionnels, etc.). En revanche, l'analyse égo-écologique va chercher à comprendre ces représentations, non pas à partir de l'environnement extérieur mais de l'environnement intérieur comme contenu organisé dans la mémoire à long terme des souvenirs personnels, des images et expériences. L'environnement intérieur reflète autant que des situations concrètes tout un imaginaire des relations de soi avec autrui, de la société, du pouvoir, de la justice, etc.

Le passage d'un point de vue externe (perception) à un point de vue interne (mémorisation) permet de circonscrire le champ de recherche. Car, si ce qui est perçu peut pratiquement s'étendre à l'infini, ce qui est retenu est beaucoup plus réduit en raison des capacités limitées d'emmagasinage du système nerveux central.

L'analyse égo-écologique se situe au niveau de la pensée consciente ou préconsciente, c'est-à-dire des représentations et des souvenirs personnels, images ou expériences qui ne relèvent que de la mémoire et non de la fonction symbolique du niveau inconscient. Par ailleurs, il ne s'agit pas non plus des phénomènes de mémoire tels que ceux étudiés, notamment, par la science cognitive. La partie de la mémoire à laquelle nous nous intéressons est ce que l'on pourrait appeler pour la distinguer des autres types de mémoire tels que la mémoire épisodique ou sémantique (Tulving, 1982), la *mémoire émotionnelle* du monde. Sa nature est bien particulière dans la mesure où elle est investie par l'affect et in-formée (dans le sens littéral de donner forme) par un projet. Parmi les nombreux souvenirs personnels, expériences et images mémorisés constituant le réservoir de la pensée consciente, seuls certains sont opératoires dans la construction de la réalité à un moment donné, c'est-à-dire ont une actualisation présente immédiatement significative et effective. Mais le reste n'est pas annulé, il flotte autour des représentations comme une possibilité qui peut devenir effective si le contexte change. Par exemple, nous avons pu montrer dans des études longitudinales auprès d'enfants et dans des cas de conversion ou de changement d'identité (maladie, émigration, changement politique ou religieux) les transferts de sens qui peuvent s'opérer. Certaines significations sont choisies, valorisées et d'autres exclues, minimisées ou dévalorisées.

3. LA PENSÉE DE FOND ET LES MOTS IDENTITAIRES

Si nous ne pouvons pas accéder directement à l'environnement intérieur opératoire d'une personne, on peut cependant en reconstituer les éléments dynamiques essentiels à travers l'exploration de ce que l'on a appelé la *pensée de fond* qui sert de support aux représentations et d'une manière plus générale à tout discours que l'on tient sur Soi, les autres et la société.

La pensée de fond serait cette pensée qui se tient en transparence derrière le discours manifeste ou, pourrait-on dire, en son milieu et accompagne à la périphérie de la conscience d'une façon subliminale le discours. C'est elle qui nous donne l'impression que ce que l'on dit et croit s'appuie sur une réalité et donc une preuve de vérité. Elle renvoie à une histoire, des expériences et des connaissances; à tout un microcosme peuplé d'exemples et tapissé de souvenirs dont on sent confusément la présence mais qui reste dans le non-dit (le quant-à-soi), surgissant seulement par fragments et de façon contingente selon les sollicitations externes. Nous donnons, en effet, sans arrêt des exemples pour justifier ce que l'on dit ou pense; des souvenirs, sensations ou des images surgissent continuellement face aux stimulations de l'environnement. Mais ces éléments sont vécus au niveau de la conscience comme des expériences différentes et sans liens forcément évidents. L'analyse égo-écologique, en explorant et en déployant le contenu de cette pensée de fond va permettre de voir comment ces divers éléments s'organisent dans une structure de sens et expliquent les représentations.

Pour ressaisir l'opération de la pensée de fond dans le discours sur soi, les autres et la société, il faut briser ce discours en unités élémentaires de sens, se tourner vers le dedans des mots, cheminer à l'intérieur de ces mots pour retrouver leur généalogie et les éléments de sens particuliers qui sont la possibilité même de ce discours, son contenu propre.

C'est dans cette perspective et avec cet objectif que nous avons développé un instrument (l'Investigateur multistade de l'identité) et une méthode d'analyse (la contextualisation représentationnelle). Il s'agit de générer de façon systématique et séquentielle les différentes représentations de soi, des autres et de la société que se fait une personne et explorer, ensuite, le contexte expérientiel, idéal et imaginaire propre à chacune de ces représentations. Le déploiement de ce contexte selon certaines dimensions de base que nous verrons plus loin, permet de reconstituer la structure de sens qui organise les représentations et les explique.

L'analyse de la pensée de fond a permis de montrer que l'environnement intérieur opératoire comme système identitaire, est régi par des principes bien particuliers et son contenu effectif ou, pourrait-on dire, opératoire est restreint. Ainsi, de toutes les expériences variées, des images et des idées qui s'accumulent le long de la vie, ce qui est retenu et constitue la trame de l'identité, se condense dans un nombre très limité de mots forces ou mots valeurs. Ces mots, que nous avons appelé *mots identitaires* (Zavalloni et Louis-Guérin, sous presse), contiennent et portent tout le système identitaire. Ils renvoient, chacun sous un angle différent, à ce qui est retenu de l'histoire du groupe, aux expériences saillantes du vécu personnel lié à une identité (en tant que Québécois, femme, émigrant, ouvrier, enfant ou joueuse de hockey, etc.) et font jaillir une multitude d'images et de personnages qui peuplent notre mémoire et nous accompagnent plus ou moins silencieusement comme modèles, héros ou référents. Enfin, ils mobilisent la passion et contiennent une volonté et un projet. Ces mots identitaires transdimensionnels formeraient, ainsi, des *complexes égo-écologiques* dans la mesure où ils subsument et expriment de façon condensée tout un ensemble de contenus expérientiels et idéels et agissent comme véritables intentionnalités. En effet, le mot identitaire parle d'une façon impérative parce qu'il contient tous les rapports profonds du vécu et de l'imaginaire où il s'est formé.

Nous pouvons suivre la trace de l'histoire du mot en explorant les différentes couches de signification qui renvoient à des expériences, à des images précises et vivaces surgissant, comme on peut voir, très facilement à la conscience claire. La première initiation de sens qui donne au mot sa forme et son contenu, crée une ouverture qui ne pourra plus être refermée et à laquelle toutes les autres expériences seront rapportées: les nouvelles expériences s'ajustent et s'ajoutent aux significations anciennes. C'est ce qui fait que le mot trace un tissu continu qui joint vitalement les expériences et donne un sens de continuité entre le présent et le passé. Cela explique, aussi, pourquoi nous nous sentons très impliqués par ces mots. Nous y tenons comme à des idées précieuses qui ont valeur de vérité puisqu'ils renvoient à notre expérience et constituent notre réalité. Ainsi, chacun de nous possède quelques mots clefs qui reviennent sans cesse dans le discours, aussi bien pour décrire soi-même que les autres, expliquer des intentions ou des motifs, interpréter ce qui arrive et porter des jugements sur sa propre conduite ou celle des autres et plus généralement sur la société⁵.

Nous pouvons penser que les mots identitaires, comme mise en forme et saisie du monde, nous livrent le rapport entre le moi et le monde extérieur qui s'établit tout le long d'une vie. Ils fixent dans le souvenir des contenus de conscience et donnent à ces contenus une permanence qui peut être répétée. Ils constitueraient, alors, au niveau individuel les *invariances naturelles* de la psyché traversant les différentes dimensions sociales et individuelles séparées artificiellement par la psychologie: motivation, attitude, sentiment, concept de soi, etc.

4. LA MÉTHODE DE CONTEXTUALISATION REPRÉSENTATIONNELLE⁶

Le point de départ de l'analyse égo-écologique est de considérer toute personne comme située dans une matrice sociale dont les éléments sont les différents groupes auxquels elle appartient de fait et par affiliation en tant que membre d'une société et d'une culture donnée. Ces groupes constituent l'environnement symbolique et réel dans lequel évolue la personne et, en même temps, comme catégories sociales d'appartenance, son identité sociale objective qui la situe et la définit extérieurement dans son rapport aux autres et à la société.

La *première étape* de l'analyse consiste à obtenir d'une façon systématique, les représentations (sous forme de courtes phrases ou de mots) que se fait le répondant de ces différents groupes d'appartenance. Les représentations ainsi obtenues constituent l'identité sociale subjective.

L'identité sociale subjective ne recouvre pas l'identité objective. En effet, toute personne appartient simultanément à plusieurs groupes et en même temps, tout groupe d'appartenance est composé d'individus qui sur certains aspects se ressemblent et sur d'autres se différencient. Par exemple, le groupe québécois est composé d'hommes et de femmes, d'origines ethnique, culturelle et sociale diverses et ayant des valeurs et des orientations socio-politiques différentes, etc. S'il en

5. Une analyse a été faite, par exemple, sur le mot identitaire *génie* chez Sartre (Zavalloni, 1986).

6. La méthode ayant été présentée ailleurs, nous rappellerons ici seulement les principaux points (Zavalloni et Louis-Guérin, 1984)

est ainsi, on voit qu'il peut exister de multiples configurations résultant de l'alchimie particulière entre les différentes dimensions constitutives de l'identité de soi et des autres.

Ces configurations, formant des *gestalten* complexes, vont être déterminantes au niveau représentationnel et vont influencer le découpage de la réalité sociale en ensemble significatif d'inclusion et d'exclusion selon des référents identitaires particuliers: socio-culturels, historiques, psychosociaux, politiques, matériels ou physiques, etc. Pour cerner cette coexistence du Nous et du Eux à l'intérieur d'un même groupe d'appartenance, chaque groupe doit être décrit tout d'abord en termes de: «NOUS les... nous sommes» et ensuite en termes de: «EUX les... ils sont». On peut, ainsi, déterminer au niveau subjectif, les sous-groupes particuliers avec lesquels la personne s'identifie (groupes d'identification) et ceux dont elle se dissocie (groupes d'opposition ou de différenciation)⁷. Les étapes suivantes de l'analyse égo-écologique sont essentiellement une microanalyse du contexte qui organise et explique les représentations ainsi obtenues dans la première étape.

On peut se demander quel est le statut de telles représentations comme base de l'analyse égo-écologique. En effet, comme telles, les représentations produites peuvent paraître d'une portée cognitive faible, exprimant des stéréotypes ou des jugements superficiels. C'est ainsi que le sens commun et la psychologie traditionnelle les ont évaluées. Cependant, l'analyse contextuelle montre leur prégnance dans le système de signification de la personne qui les a produites. Elles apparaissent comme des entités multifonctionnelles qui servent à découper le champ social en ensembles valorisés et dévalorisés et, en même temps, expriment les caractéristiques essentielles que la personne assimile au soi et celles dont elle se dissocie (non-soi). Loin d'être des attitudes ou jugements labiles, les représentations apparaissent, au contraire, comme premières au jugement. C'est à partir de ces représentations que l'on cherche les signes qui les valident et que l'on se forme ensuite un jugement. Du même coup, les groupes cessent d'apparaître uniquement des objets d'attitudes positives ou négatives pour devenir des champs symboliques où se déploient les réalisations, projets et désirs de la personne. Les mots spontanément utilisés pour décrire la réalité sociale (groupes d'identification, d'opposition ou de différenciation) apparaissent, ainsi, des mots clefs qui constituent des portes naturelles pour entrer dans le système de signification particulier d'une personne.

Ce sont des mots clefs dans la mesure où le groupe est un construit sociologique abstrait et comme objet de connaissance ne peut être qu'une construction ou une création de la mémoire é/motionnelle. Par exemple, si l'on prend deux descriptions de Nous les Français, la première donnée par un jeune ingénieur: «des marrants, gais, filous, individualistes, progressistes» et la seconde par une femme à la maison de cinquante ans, classe moyenne: «n'aimons pas le changement, traditionalistes, grincheux, agressifs», on ne peut qu'être frappé par la nature idiosyncrasique de ces représentations. Pour le lecteur, elles apparaissent comme des préjugés, des descriptions peu plausibles ou bizarres. Cependant, pour celui qui les a produites, elles reflètent la réalité du groupe renvoyant pour le premier répondant à: «des gens comme moi et de mon milieu, jeunes chercheurs en informatique à l'affût de toutes les nouveautés» et pour la seconde à: «des Français moyens comme moi qui ne font pas grand chose dans la vie et n'aiment pas être bougés»⁸. Ces exemples montrent bien la reconstruction qui est faite du groupe en un ensemble significatif que la personne peut «visualiser» concrètement ou imaginer à partir de personnes référentes particulières, choisies de façon élective pour typifier une certaine manière d'être, d'avoir et de faire.

La *deuxième étape* de l'analyse égo-écologique a pour objet d'élucider l'enracinement et le sens des représentations en explorant systématiquement 1) les référents implicites (sous-groupes, personnes ou images prototypes) auxquels renvoient les représentations; 2) les représentations qui s'appliquent ou pas à soi comme individu (soi/non-soi et degré d'actualisation); 3) la valeur de chacune de ses représentations (positive, négative ou neutre-entre les deux) et leur signification au niveau du groupe et au niveau individuel (pour le soi et pour autrui).

L'identification des référents implicites des groupes permet de voir comment une personne découpe la réalité sociale et les personnes ou sous-groupes particuliers avec lesquels elle s'identifie,

7. Dans la majorité des cas (environ 80 %) la condition «EUX» suscite spontanément un groupe d'opposition. Dans les autres cas, il existe plusieurs configurations que nous avons décrites ailleurs: polarisation, dédoublement, etc. (Zavalloni et Louis-Guérin 1984). Cependant, les groupes d'opposition émergent de toute façon naturellement dans la contextualisation des mots.

8. Dans les deux cas, des personnes de l'environnement immédiat ou des personnalités publiques sont citées en exemples ainsi que de nombreux souvenirs, des expériences, etc.

dont elle se différencie ou auxquels elle s'oppose. Les référents montrent un premier mécanisme dans la création de la réalité sociale qui est le *recodage du groupe* permettant de passer d'un concept abstrait à des référents empiriques.

Le groupe, comme on l'a vu, est un concept abstrait et pour acquérir une signification doit être recodé ou traduit dans des images particulières qui incarnent des personnes réelles ou imaginaires. Ces images prototypes peuvent contenir des indicateurs qui renvoient à des groupes primaires (parents, amis, collègues, etc.), à des personnages socio-culturels ou mythiques (personnalités du monde artistique, écrivains, héros, etc.) ou encore à des situations concrètes, à des images symboliques. On peut parler de prototypes dans la mesure où le sens et la valeur du groupe sont limités et déterminés par ces images. Les prototypes ne sont pas de simples figurants passifs mais évoquent une histoire, des expériences animées par un projet explicite et constituent des présences toujours actuelles participant à un titre quelconque et d'une façon donnée à l'histoire du groupe ou du Soi comme sujet ou objet de l'action. Ces référents implicites qui informent et rendent compte des qualités, réalisations et projets du groupe constituent un microcosme rarement amené à la conscience claire, sinon de façon partielle et sporadique et qui habite constamment à la périphérie de la conscience jouant un rôle fondamental dans la vie mentale. L'analyse égo-écologique permet de saisir ce microcosme et de voir son rôle dans les représentations.

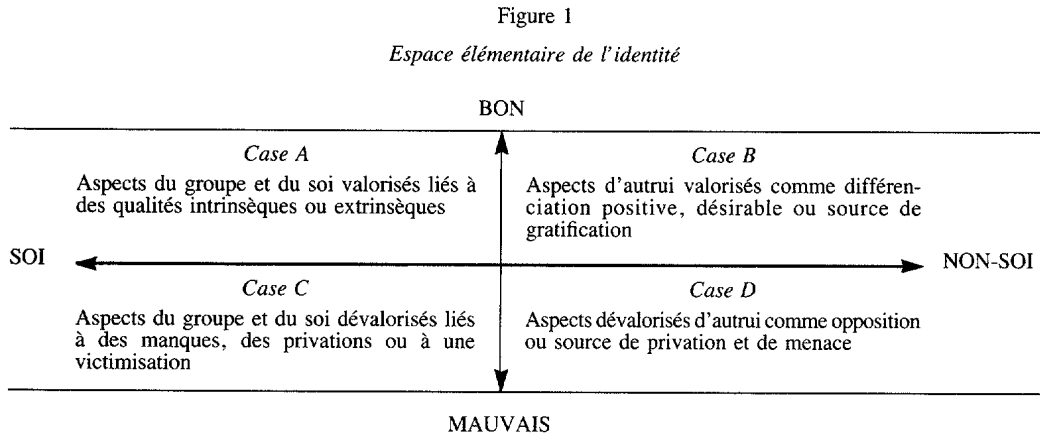
Par ailleurs, l'élucidation du sens et de la valeur des représentations permet d'une part de déterminer l'image de soi (représentations qui s'appliquent au soi) et des autres (non-soi) mais également le degré d'égocentrisme dans les représentations sociales. Enfin nous pouvons identifier les représentations de Soi, des autres et des divers groupes qui sont jugées comme positives ou négatives, leur degré d'importance dans le système de valeur du répondant et le sens particulier des termes utilisés pour-soi et pour-autrui (individuel et collectif).

Cette partie a permis de mettre en évidence un deuxième mécanisme dans la construction de la réalité qui est le *système de différenciation et d'opposition binaire* entre le Soi/Non-Soi, le même et l'autre et le positif/négatif ou bon/mauvais. Ce mécanisme implique que pour tout groupe d'identification valorisé ou dévalorisé, il existe nécessairement son symétrique opposé et de la même façon, pour toute caractéristique positive ou négative du Soi, son opposé dans le Non-Soi. On peut voir immédiatement la répercussion d'un tel mécanisme sur les «préjugés» intergroupes et interpersonnels. Ces préjugés qui sont constitutifs de l'identité, deviennent du racisme, sexisme, etc., lorsqu'ils passent dans la sphère du collectif.

Un troisième mécanisme mis en évidence est la *réversibilité entre le je et nous*. En effet, nous pouvons être frappé de voir la coïncidence entre les représentations du groupe et du Soi, l'équivalence étant d'autant plus grande que l'identification au groupe est forte. De cette coïncidence, on peut tirer une inférence: le groupe et le soi sont solidaires mais cette solidarité ne prend pas tout à fait la forme que pensait Erikson (1972). Car si le soi origine bien dans le groupe, ce dernier comme quasi-objet n'a de réalité concrète qu'à travers des sous-groupes et des individus particuliers qui ont été choisis comme référents privilégiés. Ainsi, un groupe est recodé à travers des personnages prototypes électifs permettant au soi de projeter en retour ses propres caractéristiques besoins et motivations. C'est en relation à cette construction simultanée du soi et du groupe et de l'équivalence qui existe que peut s'établir un phénomène de réversibilité entre le je et le nous. Nous pouvons voir les conséquences d'une telle réversibilité sur le développement et le maintien d'une identité. Par exemple, le Nous d'un individu masculin peut se nourrir en référents implicites célèbres (Freud, Marx, Lafleur...) et par le Je s'attribuer les qualités de ces référents.

À l'inverse, si l'on prend l'exemple d'un de nos protocoles (délinquant dans une maison de réhabilitation) (Louis-Guérin et Zavalloni, 1983) qui décrit Nous les Québécois comme «malhonnêtes» (les francophones pauvres) et s'attribue également cette caractéristique, nous voyons comment ce mécanisme sert, ici, au maintien d'une identité. En effet, la caractéristique malhonnête attribuée au groupe francophone permet au Je à travers le Nous de justifier cette caractéristique du Soi par un destin commun (les plus pauvres au Canada), de la minimiser et de justifier l'action qu'elle implique comme une réaction de justice pour reprendre «ce qui a été pris» (par les Anglais qui se sont enrichis sur notre dos et nous oppriment). Tout se passe, ici, comme si l'individu disparaissait derrière le groupe. Cette décentration permet de déréaliser l'acte personnel dont le poids moral et la responsabilité sont laissés aux groupes (solidaire et adversaire). L'agir individuel est alors conséquence et réaction légitime pour réparer une victimisation sociale et le manque personnel qui y est associé.

À partir de cette étape, nous pouvons ordonner toutes les représentations dans un espace élémentaire constitué par les trois dimensions explorées: soi, non-soi, bon, mauvais, important ou pas (fig. 1).



Dans la *case A*, on a l'identité positive regroupant les attributs qui sont jugés comme positifs. On peut, selon le degré d'actualisation (1,2,3), distinguer d'une part les réalisations intrinsèques et extrinsèques (être, avoir et faire) du soi, des prototypes d'identification et des groupes d'identité et d'autre part les projets, désirs, aspirations de ces mêmes entités.

C'est dans la *case B* que se situe l'identité négative et que l'on peut identifier les principales zones de stress et de conflit interne ou externe pour la personne. Les données permettent d'identifier deux types de descriptions négatives du Soi et du groupe qui sont vécues très différemment et conduisent à des réactions aussi différentes. Tout d'abord, il y a les défauts, manques, insuffisances, etc., plus ou moins importants et graves. Plus ces manques, défauts sont perçus comme une limite ou un obstacle à la réalisation d'un but ou d'un désir, plus ils vont révéler une détresse et susciter certains mécanismes de contrôle ou d'action corrective internes ou externes. Nous voyons que le désir de minimiser ou de moduler l'affect négatif peut affecter aussi bien le contenu des pensées spécifiques que les stratégies plus générales du traitement de l'information.

L'autre type de descriptions négatives n'est plus lié à des limites intrinsèques mais la conséquence d'obstacles ou d'une victimisation dont la source est externe. Les circonstances de cette victimisation sont très variées: conséquences du mépris, de l'injustice, de l'exploitation, d'une agression, de la surcharge de travail, etc., originant de l'environnement immédiat: famille, milieu de travail, etc., ou de l'environnement social. Face à cette victimisation, on retrouve les différentes réactions classiques de lutte active ou d'adaptation.

La *case C* regroupe les descriptions positives et valorisées chez les autres que l'on ne possède pas. Ces descriptions peuvent être des qualités que l'on aime ou admire chez les autres mais sans forcément désirer les posséder (différenciation positive) ou à l'inverse des qualités d'être, d'avoir ou de faire qui renvoient à des manques personnels ou sociaux et à un désir (désirable). Enfin dans cette case, on retrouve des qualités d'autrui complémentaires et relationnelles en tant qu'allié, support, aide, protection, amour, etc. (complémentarité). Nous voyons ainsi qu'un autrui évalué positivement peut être aussi bien une source de gratification que de frustration. En effet, dans ce dernier cas, les qualités, possessions ou réalisations d'autrui jugées comme positives, importantes et désirables deviennent en même temps des sources de frustration dans la mesure où elles renvoient à un manque, à une faiblesse, incapacité ou à une privation. Il est important, encore une fois, de distinguer si ce manque provient de limites personnelles ou de barrières, d'interdictions extérieures (professionnelle, sociale, politique, économique, etc.). Dans le premier cas, l'impossibilité de réaliser ses désirs renvoie à un sentiment d'infériorité, à un sentiment de perte et parfois même d'inutilité. En revanche, dans le cas où cette impossibilité provient de l'extérieur, elle renvoie à des sentiments de dépossession, de rejet ou d'injustice.

Ces résultats sont intéressants car ils montrent que même si l'on juge positivement une autre personne ou un groupe, en même temps, comme point de référence et de comparaison, leurs

attributs ou gains peuvent être source de frustration, d'anxiété ou de colère et activer des mécanismes de défense d'ordre cognitif, affectif ou comportemental.

Enfin, la *case D* regroupe tout ce qui chez autrui est perçu comme négatif, indésirable, ce que l'on rejette, fuit, méprise comme opposé à soi ou qui peut constituer une menace et une agression.

On peut distinguer, encore une fois, différentes modalités de la relation entre le soi et autrui (individu et groupe). Le premier type de relations est une *relation symétrique* où les caractéristiques d'autrui sont directement le pendant négatif, l'opposé des caractéristiques du soi. Dans ce cas, autrui représente moins une source de menace pour le soi que le prototype au niveau de l'être, de l'avoir et du faire de ce que l'on ne veut pas (les contre-valeurs). Le deuxième type de relation est une *relation asymétrique*. Dans ce cas, autrui constitue une source de menace, d'agression ou de privation pour le soi par ses attitudes et ses actions (discrimination, exploitation, violence, domination, rejet, mépris, etc.) et suscite en retour des sentiments, des actions ou des mécanismes de contrôle pour contrer ou minimiser l'agression ou la menace. Cette case révèle également dans quelle mesure la personne a une conscience sociale et identifie un «ennemi commun» plutôt que de se voir comme une victime personnelle.

Nous avons ici tout ce qui est perçu dans l'environnement comme dangereux, préjudiciable, les ennemis. Il est frappant de voir les différences qui peuvent exister entre les répondants. En effet, pour certains l'environnement constitue une source de menace permanente et l'on retrouve de nombreuses sources de victimisation qui sont la cause des échecs et limitations (case C.). La case B (l'autrui positif) est en revanche peu remplie. À l'inverse, pour d'autres, cette case D est pratiquement vide. On retrouve alors dans la case C (soi négatif) beaucoup plus de manques attribués à ses propres défauts ou limites mais qui peuvent trouver une compensation, être complétés par le support, l'alliance ou l'amour, etc., d'autrui. La case B est toujours importante pour ces répondants, autrui étant généralement jugé très positivement. Ces résultats montrent la réduction des études sur le lieu de contrôle externe/interne qui ne tiennent pas compte de toute la dynamique entre le soi et autrui.

L'espace élémentaire montre les relations de dépendance mutuelle entre les représentations de soi et d'autrui. Elles s'organisent dans un système de différences et d'oppositions (par des écarts significatifs) à partir des éléments (case A) du soi valorisés et d'un projet (en tant qu'individu et collectivité). Autrui est reconstruit au niveau symbolique et imaginaire selon des qualités d'être, d'avoir et de faire qui supportent, renforcent ou prolongent ce qui est valorisé dans le soi (case B), s'opposent, menacent ou font obstacle au soi (case C). De la même façon, le soi dévalorisé est ce qui limite et fait obstacle au projet du soi (case D). Ces limites et obstacles internes ou externes suscitent des mécanismes de contrôle et des actions qui, en retour, modifient le projet et la représentation de soi (case A). On a ainsi un système dynamique que l'analyse égo-écologique permet de saisir à un moment donné. C'est à partir de ce système qui a un rôle de filtre que l'individu interagit avec son environnement externe. Ainsi, ne cesse de se compliquer et de se renouveler les échanges entre l'environnement intérieur et extérieur. Par sa parole et ses actions, l'individu agit sur son environnement et il est agi par la parole et les actions des autres.

Tous les éléments contenus dans l'espace élémentaire peuvent être quantifiés et faire l'objet d'une analyse comparative transversale ou longitudinale.

La *troisième et dernière étape* de l'analyse égo-écologique est spécifiquement idiographique et utilise ce que nous avons appelé la *méthode de contextualisation représentationnelle*. Il va s'agir de faire surgir le réseau d'expériences, de souvenirs et d'images qui forme la trame de sens de chaque mot identitaire et lui donne sa valeur. On voit, en effet, que le mot condense comme Vigotsky (1986) le dit, un nuage de pensées. C'est l'organisation, les rapports qu'entretiennent ces mots entre-eux qui va nous permettre de mettre en évidence la structure de l'identité d'une personne et la logique qui l'organise.

D'une façon générale, la procédure consiste à reprendre chaque mot et explorer avec le répondant selon un protocole thématique précis, le parcours du contenu collectif du mot (histoire du groupe, les réalisations, projets et privations au niveau social, les relations avec d'autres groupes) et son parcours individuel (sources biographiques, réalisations, projets et manques au niveau personnel, stratégies d'adaptation et de défense, prototypes d'identification, d'opposition et de différenciation, relations avec les autres comme sources de gratification, de privation et de victimisation).

Il faut noter la spécificité de la méthode qui, pour chaque mot, cherche à déployer les différents axes de signification explicitant la valeur du mot. Chaque fois, on revient au mot initial pour générer systématiquement le contexte spécifique à la dimension particulière que l'on cherche à explorer (significations pour le groupe, pour le soi, pour autrui; origine historique et biographique du mot, son enracinement motivationnel, etc.).

Dans une approche traditionnelle qui procède par interview, la méthode consiste à appliquer l'analyse de contenu à un discours qui, par approximations successives, aboutit à des catégories de sens plus ou moins générales. En revanche, dans la contextualisation représentationnelle, on part d'emblée des mots clefs définis et générés par la personne elle-même pour décrire sa propre réalité sociale⁹. Par certains aspects, la méthode de contextualisation est proche de la méthode des associations libres visant à amener dans le champ de la conscience un contenu mental (images, idées, souvenirs) qui reste habituellement dans l'«arrière-pensée». Cependant, la différence entre ces deux méthodes réside d'une part dans les exigences mêmes des champs d'exploration situés à des niveaux de profondeur différents. D'autre part, dans la contextualisation représentationnelle, les associations sont focalisées sur les différents axes de signification autour desquels s'organisent les représentations et l'on revient toujours au mot donné au départ pour générer un nouveau contenu mental et cela jusqu'à ce que l'on ait saturé les axes de signification.

Notons, enfin, qu'il ne s'agit pas ici d'une introspection de type phénoménologique où la personne réfléchit sur ses propres activités mentales mais d'une activité cognitive qui vise à générer des données brutes explicitant et révélant le système qui sous-tend la production des mots identitaires dans la définition et l'interprétation de la réalité.

C'est le déploiement de ce contexte sous-jacent qui a permis de dégager certaines propriétés jusqu'ici élusives de la pensée sociale et de la constitution du système identitaire.

* * *

L'égo-écologie n'est pas un nouveau domaine de recherche mais propose un renversement dans le découpage même de l'objet de recherche. Au lieu de partir de construits hypothétiques résultant d'un découpage extérieur fait par le chercheur, l'analyse égo-écologique, en effet, prend comme point de départ les mots identitaires qu'une personne ou un groupe utilise naturellement pour décrire soi et autrui. Par ailleurs, en situant l'analyse stratégique, non plus au niveau du discours mais au niveau des unités élémentaires de communication comme les mots, l'égo-écologie permet en même temps de conserver le «dire» en relation avec l'expérience et de faire un traitement sur des unités d'analyse comparables, facilement repérables et manipulables.

Nous avons montré que ces mots sont transdimensionnels et forment des complexes égo-écologiques qui renvoient à la fois à des sentiments et à des jugements sur soi et autrui, à des valeurs et à la motivation. À partir de ces mots, nous pouvons donc simultanément reconstruire les processus généraux qui sont à la base du système identitaire, la structure élémentaire d'une psyché particulière et le discours concret qu'une personne tient sur Soi, Autrui et la société.

On peut penser que, comme pour chaque individu, il existe pour chaque groupe ou collectivité des mots forces ou mots valeurs typiques qui se prolongent dans des productions culturelles (Zavalloni, 1986a). L'analyse égo-écologique permet d'identifier ces mots et ensuite, voir comment ils sont réappropriés et réinterprétés par une personne en fonction d'une histoire et d'un projet. De la même façon, en partant d'une analyse individuelle, nous pouvons voir les distorsions que subissent certains mots inédits et les transferts de sens lorsqu'ils passent dans la sphère publique, circulent et se transforment en relation aux vicissitudes de l'histoire et de l'usage. Ceci est possible si l'on connaît la place d'un sens dans l'état d'un système, on ne peut connaître la nature du changement qui affecte la valeur de ce sens si l'on ne peut reconstituer le système. L'analyse égo-écologique permet, comme on l'a vu, de déployer ce système à un moment donné dans ce que nous avons appelé l'espace élémentaire de l'identité et ensuite de faire une analyse contextuelle qui permet de retracer les expériences, images et souvenirs formant la trame de fond des mots et limitant leur signification.

9. L'égo-écologie se situant essentiellement au niveau des significations vécues par une personne, il est incongru de se poser ici la question de la validité et de la fidélité des indicateurs et encore plus de savoir si quelque chose d'objectif correspond ou non aux significations données par la personne. La question de savoir s'il existe une réalité autre plus vraie que celle qui est consciemment et de bonne foi vécue par la personne ne nous semble donc pas pertinente dans ce type d'approche où l'accent est essentiellement mis sur la signification relative à un égo.

Ces mots comme unités d'analyse permettent, ainsi, de passer facilement du niveau individuel au niveau collectif en identifiant dans un groupe ou une collectivité leur ancrage au niveau individuel et vice versa.

BIBLIOGRAPHIE

- BOURDIEU, P., *Ce que parler veut dire*. Paris, Fayard, 1981.
- BRUNER, J., *Actual Minds Possible Worlds*, Cambridge, Harvard University Press, 1986.
- CASTORIADIS, C., *L'Institution imaginaire de la société*, Paris, Seuil, 1975.
- ERIKSON, E., *Identité, jeunesse et crise*, Paris, Flammarion, 1972.
- GERGEN, K., «A Social Constructionist Inquiry: Concept and Implications», dans K. Gergen et K. Davis (édit.), *The Social Construction of the Person*, New York, Springer Verlag, 1985.
- HARRÉ, R., «Ethogeny», dans R. Harré et R. Lamb (édit.), *The Encyclopedic Dictionary of Psychology*, Cambridge, Mass, M.I.T. Press, 1984.
- LOUIS-GUÉRIN, C. et M. ZAVALLONI, «L'égo-écologie dans la compréhension de l'agir délinquant», *Bulletin de psychologie*, n° 359, t. XXXVI, 1983.
- MOSCOVICI, S., «Society and Theory in Social Psychology», dans J. Israel et H. Tajfel (édit.), *The Context of Social Psychology*, New York, Academic Press, 1972.
- SHOTTER, J., *Social Accountability and Selfhood*, New York, Oxford University Press, 1984.
- TULVING, E., *Elements of Episodic Memory*, Oxford University Press, 1982.
- VIGOTSKY, L., *Thought and Language*, Cambridge, Mass, M.I.T. Press, 1986.
- ZAVALLONI, M., «The Affective-representational Circuit as the Foundation of identity», *New Ideas in Psychology*, vol. 4, n° 3, 1986, 333-349.
- ZAVALLONI, M., «De la pensée de fond au sens de la réalité», dans M. Zavalloni (édit.), *l'Émergence d'une culture au féminin*, Montréal, Saint Martin, 1986a.
- ZAVALLONI, M. et C. LOUIS-GUÉRIN, *Identité sociale et conscience: introduction à l'égo-écologie*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1984.
- ZAVALLONI, M. et C. LOUIS-GUÉRIN, «Les mots identitaires comme invariances naturelles de la psyché», *Revue internationale de psychologie sociale (sous presse)*.

RÉSUMÉ

Cet article a pour but de présenter la démarche théorique et méthodologique de l'analyse égo-écologique. La question que l'on se pose est comment une personne, membre d'une société et d'une culture données et évoluant dans un certain milieu, élabore une image de soi, des autres et de la société. Les représentations ne sont pas seulement des idées, une traduction mentale d'une réalité extérieure perçue mais renvoient à tout un espace imaginaire et symbolique, à une création qui exprime en même temps des valeurs, une conception de soi et du monde. C'est cet espace imaginaire et symbolique qui sous-tend et accompagne en tant que pensée de fond les représentations qu'une personne ou un groupe se donne que l'analyse égo-écologique se propose d'explorer. Ces représentations s'incarnent dans des mots, des thèmes qui ont une résonance particulière dans la mesure où ils capturent quelque aspect de l'identité, sont lourds d'expériences, de souvenirs personnels et d'images. Ces mots forces ou mots valeurs que nous avons appelé mots identitaires constituent le point de départ de l'investigation par une méthode de contextualisation.

SUMMARY

This paper sets out to present the theoretical and methodological steps in ego-ecological analysis. The question to be studied is how a person, as a member of a given society and culture, and evolving in a certain environment, develops an image of self, of others and of society. The representations made are not only ideas, mental translations of a perceived external reality, but refer to a complete imaginary and symbolic space, to a creation which expresses values, a conception of self and of the world all at the same time. It is this imaginary and symbolic space which underlies and accompanies, as founding thought, the representations that a person or a group gives of herself, itself, that ego-ecology sets out to explore. These representations take the form of words and of themes which have a particular resonance insofar as they capture some aspect of identity and carry with them experiences, personal memories and images. These words, strong in feeling and values, which we have called identity words, constitute the starting point of this investigation, through a process of contextualization.

RESUMEN

El objeto de este artículo es presentar el camino teórico y metodológico del análisis ego-ecológico. La pregunta que se plantea es como una persona, miembro de una sociedad y de una cultura determinada y que evoluciona en un cierto medio, elabora una imagen de si mismo, de los otros y de la sociedad. Las representaciones no son solamente las ideas, una traducción mental de una realidad exterior percibida sino que remiten a un espacio imaginario y simbólico, a una creación que exprime al mismo tiempo valores, una concepción de si mismo y del mundo. Es este espacio imaginario y simbólico que sostiene y acompaña como pensamiento de fondo las representaciones que se da una persona o un grupo, que el análisis ego-ecológico se propone explorar. Estas representaciones se encarnan en palabras, temas que tienen una resonancia particular en la medida en que capturan algunos aspectos de la identidad, están llenos de experiencias, de recuerdos personales y de imágenes. Estas palabras-fuerza o palabras-valores que hemos llamado palabras identidad constituyen el punto de partida de la investigación por un método de contextualización.